Document généré le 3 juin 2025 14:14

XYZ. La revue de la nouvelle

Yvette Naubert

Michel Lord

Numéro 141, printemps 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92777ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lord, M. (2020). Yvette Naubert. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 73–84.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Yvette Naubert

Michel Lord

Nous savons fort peu de choses sur la vie et l'œuvre d'Yvette Naubert (Hull, 1918-Ottawa, 1982), l'une des plus discrètes auteures québécoises, dont la carrière court des années 1940 à la fin des années 1970. Lors d'une rare entrevue[1] en 1969, elle dévoile, à l'occasion de la sortie de son deuxième roman, *L'été de la cigale* (1968), un peu de ce qui constitue les secrets de sa vie, elle qui fut avant tout une louve solitaire, à l'instar de la plupart de ses personnages. On y apprend qu'elle a « toujours écrit » et a « fait des études musicales à l'École Vincent-d'Indy… jusqu'au baccalauréat […]; pour vivre, [elle] enseignai[t] la musique » (p. 58).

Ses premiers pas dans le monde littéraire remontent à 1945, alors qu'elle envoie un conte à Radio-Canada. En 1955, elle est « finaliste au Cercle du livre de France », mais détruit son roman intitulé *Le serpent*. On sait que, dans les années 1950, ses rares pièces de théâtre sont mises en scène. Il semble toutefois que ce soit le genre narratif qui l'intéresse surtout par la suite. Grande lectrice, elle affectionne Duras, Robbe-Grillet, Ducharme, mais avoue « ne [pas] cherche[r] à faire nouveau » (p. 60).

> Ce qui me préoccupe le plus, dit-elle, c'est la psychologie de mes personnages. J'essaie d'aller le plus loin possible, en ce sens de pousser mes personnages au bout d'eux-mêmes. J'ai une admiration presque sans borne pour Dostoïevski et surtout Proust. […] Ce qui me passionne, c'est ce qui se passe dans le cerveau humain. (p. 60-61)

1. [Sans titre], entretien avec Marie-Francine Hébert, *Digeste éclair*, janvier 1969, p. 56-63.

Des romans et des nouvelles…

Entre 1965 et 1978, Naubert publie trois romans, dont un en trois tomes, et trois recueils de nouvelles, tous articulés autour de personnages en crise. *La dormeuse éveillée* relate la vie cauchemardesque d'une jeune femme aux prises avec des gens aussi troublés qu'elle, dont un Juif encore traumatisé par les horreurs de la guerre. *L'été de la cigale* dresse un sombre portrait du racisme aux États-Unis (où l'auteure a vécu de 1960 à 1962). *Les Pierrefendre* — une véritable fresque, un roman-fleuve de près de mille pages — fait le portrait dramatique d'une famille québécoise au XXe siècle. Tous ces romans assez sombres évoquent des enjeux politiques, de la Seconde Guerre à la Révolution tranquille, et comportent leur lot d'amours déçues et de suicides, motifs qui traversent l'entièreté de sa production narrative.

Dans les quarante nouvelles réunies en trois recueils, on compte en tout une soixantaine de personnages répartis à part presque égale entre hommes (vingt-cinq) et femmes (vingt-trois), en plus d'une dizaine d'enfants, dont quatre filles et sept garçons. Le peu de personnages dans ces nouvelles répond aux canons de l'économie nouvellistique et se fait aussi l'écho de leur isolement. L'œuvre se tient, dominée par le motif dramatique de la solitude et de la désespérance de l'être humain. Dans ce contexte, les hommes ont souvent un rôle destructeur, alors que les femmes subissent leurs assauts.

Des hommes perdus…

Les personnages masculins chez Naubert sont le plus souvent des agresseurs, des tueurs sans pitié. Mais pas toujours. Surtout en ce qui touche les pauvres cocus. Dans « L'homme qui regardait couler la Seine » (*CS*[2]), le narrateur s'est suicidé. Sa femme le trompait. Lui était « satisfait de [leur] petite vie et [il] n'envisageai[t] pas de rupture », « ne rêvai[t] pas à l'impossible » (p. 47). Il était sans ambition, mais « accomplissai[t] consciencieusement son travail

2. J'utilise les sigles suivants : *CS* pour *Contes de la solitude*, *CS2* pour *Contes de la solitude II* et *TP* pour *Traits et portraits*.

de comptable adjoint dans une grande entreprise » (p. 47). Il se dit que « [c]'est l'amour [qu'il avait] pour [s]a femme qui [l]'a tué et puis, peut-être aussi, la fatigue de vivre. Le dégoût inconscient d'une existence morne, sans joie » (p. 48). Il s'est jeté dans la Seine, lui qui avait toujours été attiré par l'eau (mais pour pêcher seulement). Maintenant, sa pensée disparaît lentement au fond du fleuve : « Chaque pensée qui se forme dans mon cerveau brumeux s'enfuit avant d'avoir été achevée et nage autour de moi, dispersée. […] Bientôt, je ne serai plus qu'un monstrueux mollusque en perpétuelle contemplation devant le fond de la Seine. […] Mon cerveau se noie et mes pensées se diluent. » (p. 50) Il est difficile de ne pas faire de lien avec ce passage de « La mort exquise » de Claude Mathieu, nouvelle parue deux ans plus tôt chez le même éditeur :

> Le professeur sentit littéralement ses os fondre et ne plus le soutenir, son corps *devenir* un objet *mou* et *indéfinissable* apte à épouser la forme du lieu où il s'affaissait[3].

« Rêves » (*CS*) s'aventure dans un tout autre domaine. Un homme voit dans une vitrine une belle femme endormie, hypnotisée, servant ainsi à la publicité d'une marque de matelas. Par contraste, il vit avec une femme qui le dégoûte : « cette masse de chair soufflante et bruyante qu'était sa femme » (p. 74). Puis il se met à rêver à « la dormeuse de la vitrine » (p. 75), ce qui l'aide à apaiser son sommeil. Dans ses rêves, il tue sa femme, ce qui le réjouit au réveil. Il devient même « virtuose de l'assassinat […] varia[n]t à l'infini la manière de supprimer sa femme dans les songes » (p. 76). Une nuit d'insomnie, trois mois plus tard, il voit sa femme se lever : « Il s'avança vers elle [et] l'étrangla » (p. 78), après quoi il va se coucher et dort toute la journée. Rien n'est dit des suites de ce meurtre, sinon que

3. Claude Mathieu, *La mort exquise et autres nouvelles*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, p. 65. Je souligne.

« sur ses lèvres minces flotte un sourire ironique » (p. 78). Le meurtre qui soulage…

Dans la même veine, il y a ce meurtrier incroyable de « L'assassin insensé devant une glace » (*CS*) qui parle à son reflet. Il demande à son double s'il peut tuer et trouve qu'il se cache bien. Vers la fin, il parle d'une hache avec laquelle il aime couper du bois et, sans transition, des ailes d'oiseau. Il révèle ensuite ses meurtres tout en niant que c'est lui le meurtrier : « je comprends que après avoir tué votre père et votre mère à coups de hache… moi je n'ai rien de tel à me reprocher » (p. 118). Il parle ainsi de ses alibis le soir du meurtre. Il a aussi « massacr[é] » (p. 118) son frère et sa sœur. Tout se termine avec ces exclamations hystériques : « Ma hache, que je coupe les ailes à cet oiseau ! Ma hache ! Ma hache ! Ma hache ! » (p. 119) Un cas de dissociation schizophrénique, née de la culpabilité associée à ces meurtres horribles ? Les hommes, pour fragiles qu'ils soient chez Naubert, sont parfois parmi les plus horribles personnages imaginables.

Autre cas fortement pathologique, mais moins psychopathe : « Le papillon » (*CS2*). Stéphane, un peintre, est facilement irascible. Il a besoin de silence pour travailler et ne peut supporter le bruit que ses trois enfants font en s'amusant. Il sent que sa vie peut finir de manière dramatique à cause de son nom (qui n'est révélé que dans la chute) : « il ne pouvait pas s'empêcher de penser que son nom patronymique présageait un inévitable drame familial » (p. 89). Des bribes de son passé sont révélées : enfance malheureuse, solitaire, avec une mère — une vedette dont il entendait parler par les médias — toujours absente ; il a été nourri au biberon (avec du jus de pomme) par une nourrice. Tout cela l'a rendu malheureux, le poussant à exiger que son épouse nourrisse leurs enfants au sein. Il fait des colères que sa femme ne peut plus supporter. Il est aussi envahi par l'image d'un papillon rouge, dans des hallucinations et dans ses rêves. Même « son imagination débord[e] la réalité » (p. 93). Une fois, « son cerveau se détacha et s'envola sous la forme d'un énorme papillon rouge

qui alla se poser sur le berceau, juste au-dessus de la tête du bébé endormi » (p. 92). Sa folie s'aggrave : « la nuit, l'insecte enfonçait un peu plus profondément sa trompe dans le cerveau de Stéphane, en aspirait la substance » (p. 97). Il a beau peindre, vendre des toiles et aspirer au « bonheur simple » (p. 98), une nuit, « le drame éclat[e] » (p. 98). Il tue sa femme enceinte et ses trois enfants « à coups de couteau » (p. 98). Le sang sur leurs corps « prit la teinte exacte du papillon […] qui était venu si souvent, la nuit, aspirer sa raison » (p. 98). Dans la finale, après ces meurtres horribles, « constata[nt] qu'il avait enfin trouvé ce qu'il avait tant cherché, Stéphane *Pélican* pouss[e] un profond soupir de délivrance » (p. 98 ; je souligne). Chez Naubert, des hommes ont le besoin de tuer et le meurtre les soulage.

On rencontre encore un meurtre de femme qui libérera un homme profondément dérangé dans « L'obéissance » (*CS2*). Hermance Robin va voir un psychiatre. Mais elle arrive toujours en retard de dix minutes. Cela exaspère le médecin qui veut la guérir (mais de quoi ? de son habitude d'être toujours en retard de dix minutes ? On l'ignore). À bout de patience, il la confie à un collègue, qui la lui renvoie, ne sachant que faire avec elle. Lorsqu'elle revient dans son cabinet, il l'embrasse et ils deviennent « amants à l'instant même » (p. 163). Comme ça, sans explication. Il lui demande ensuite de lui obéir (entendre : qu'elle arrive à temps). Elle promet, mais elle arrive en retard au rendez-vous suivant. Il la gifle puis l'étouffe sans autre forme de procès : « les mains du psychiatre se détachèrent de lui : elles entourèrent le cou d'Hermance Robin et serrèrent jusqu'à ce qu'elle eût cessé de lui résister » (p. 163). Puis il constate qu'il a pris dix minutes pour tuer sa patiente : « Dix minutes, c'était assez pour mourir et tuer. Tous les deux, ils les avaient longtemps attendues et longuement préparées. Mais à présent le psychiatre savait tout sur Hermance Robin et sur lui-même. » (p. 163) Mais que savait-il au juste ? Rien n'est révélé. On nage dans l'inquiétant, sinon l'inquiétante étrangeté.

Comme la nouvelle à la fin du premier recueil[4] (sur le cas miraculeux d'une jeune fille paralysée qui se met soudain à marcher), la fin du deuxième navigue encore dans les eaux de la résilience et de la réconciliation avec soi-même et le monde. Ainsi, « La marche sur la Lune » (*CS2*) met en scène un homme qui se cherche. Le jour où des hommes marchent sur la Lune, Richard, un professeur de mathématiques, décide subitement, en pleine classe, devant ses élèves, de ne plus rien enseigner. Il quitte tout, écrit à sa femme de ne pas le rechercher, change de nom et s'installe dans une ville étrangère, puis une autre. Il est aux prises avec un rêve récurrent — motif répété chez Naubert — et des images obsédantes : un camarade de neuf ans qui s'était noyé sous ses yeux, une femme aux mains blanches… Dans son parcours erratique, « il essayait de capter l'invisible et l'imperceptible […] il était résolu à déchiffrer le code le plus secret de son MOI » (p. 168). Il est aussi obsédé par l'eau noire dans laquelle il s'enfonce, une « eau attirante[5] » (p. 173). Il se dit qu'il doit chercher encore plus loin dans son passé : il repense au garçon noyé, puis il « s'imagin[e] dans le ventre maternel » (p. 175). Il se juge durement, trouve qu'il a parfois manqué de courage : « Il songea même à se suicider par remords. » (p. 176) Mais il résiste et « se prom[e]t de ne pas retourner à l'enseignement avant de s'être transformé lui-même » (p. 176). Après avoir passé un certain temps dans un chalet au bord d'un lac, il va sur l'eau et, dans ses rêves, « coul[e] à pic jusqu'au fond » (p. 178), puis sombre dans la fièvre. Une fois remis, il « rentr[e] à Montréal » (p. 178) et va voir sa mère, à qui il demande s'il est vraiment son fils. Elle lui dit la vérité : sa vraie mère était une « jeune paysanne qui l'aidait dans le ménage » (p. 179) de leur maison. La paysanne « [d]ésespérée de se voir enceinte […] avait tenté de se suicider en se jetant dans le lac, une nuit. Le clair de lune avait permis que quelqu'un la voit [*sic*] et la sauve » (p. 179).

4. « La montagne déplacée », voir *infra*.
5. Voir « L'homme qui regardait couler la Seine ».

Tout s'explique, ses pulsions enfin dénouées par quelques bribes d'explication. Il retourne auprès des siens, disponible pour le bonheur.

À l'opposé de ce récit de réconciliation avec soi-même, c'est un amour homosexuel difficile qui est abordé dans « Le violoniste aux doigts manquants » (*TP*). Rare récit au *je*, sur un homme et son histoire tragique. La narratrice est une lointaine cousine et un témoin de la vie de Philippe Tanche, retiré dans sa petite ville natale après un accident de voiture qui lui a fait perdre les quatre doigts de la main gauche. Or, il était violoniste et amoureux de l'homme qui conduisait la voiture. Ce jour-là, ils avaient joué ensemble une sonate de Mozart. Le conducteur s'était tiré indemne de l'accident et avait poursuivi une belle carrière comme chef d'orchestre, alors que le violoniste travaillait dans un bureau de poste. Quinze ans plus tard, le chef d'orchestre meurt dans un accident de voiture similaire au précédent. Tanche croit au suicide. L'ex-amant tenait à être enterré dans sa petite ville natale, la même que Tanche, pour se rapprocher de lui. Sa veuve, car il s'était marié, vient voir le violoniste amputé pour dire son mépris, lui révélant que « l'accident n'avait jamais cessé de hanter son mari » (p. 77) tant il se sentait coupable. Cela avait empoisonné son mariage. Tanche se jette dans la composition d'une œuvre qui restera inachevée : il se suicide, sa tombe sera creusée à côté de celle de son amant. La narratrice, faute de musique, se rendra au cimetière écouter « bruire le vent […] et aussi le silence qui émane des deux tombes » (p. 80). La cohérence osmotique est remarquable : embryon de main gauche et embryon de partition, symbole d'une vie cassée, ruinée. Aussi double suicide.

Des femmes éplorées…

La plupart des nouvelles sont distanciées chez Naubert, narrées de manière classique à la troisième personne, mais la toute première « des quinze nouvelles du premier recueil, *Contes de la solitude*, intitulée "C'est ce soir qu'il revient" », est offerte au *je* par une femme. Ce récit de vengeance et

d'amertume d'une mère acariâtre est adressé à une autre femme, sa bru, qu'elle s'apprête à empoisonner, comme elle a tué son mari brutal. Les femmes dans ce recueil, à l'image de cette narratrice inaugurale, sont souvent vieilles et désœuvrées. Ainsi, dans « La vieille émigrée », le récit porte sur une Anglaise qui a suivi son mari en Suisse, puis son fils à Ottawa, où elle vit entourée des bibelots et objets divers accumulés depuis soixante-quinze ans. Elle tient à ses objets chéris, mais un jour, elle constate la disparition de certains. Devient-elle démente ? Dans « Un matin de printemps », c'est la mort qui attend la femme dépressive. Elle vit dans un ennui perpétuel au milieu de sa famille, avec son mari, ses enfants, sa routine. Après s'être levée péniblement, elle voit le révolver que son mari venait d'acheter au cas où… En le manipulant avec nervosité, elle se tue.

« Le dîner » (*CS*) rompt avec ces cas de figure, une femme s'y révélant d'un narcissisme exacerbé, quasi pathologique. Lors d'un « diner [*sic*] d'apparat » (p. 100), Judith trône comme une « déesse » (p. 98) au milieu de gens divers, dont son mari, Robert, qui « l'avait délivrée de sa petite ville de province, d'une existence médiocre parmi des gens vulgaires » (p. 99-100). Vaniteuse à souhait, elle découvre un jour « que son corps seul était convoité » (p. 99) et, cynique, s'arrange pour en profiter. Sans hésiter, elle quitte son mari pour aller vers un homme plus riche. Être jeune et belle n'arrange rien dans le grand schème de la vie.

C'est avec un récit sur une jeune fille paralysée, « La montagne déplacée », que le premier recueil se clôt, de manière mirabilisante, euphémisée : une très jeune fille, vouant un culte à un jeune « chanteur yé-yé » (p. 142), se voit soudainement guérie lors d'un de ses concerts. On pense ici au « miracle » dans le roman *Lourdes* de Zola. Naubert cherche visiblement à montrer de multiples figures de femmes, toutes vivant difficilement les différents âges de l'existence.

Les femmes du deuxième recueil, *Contes de la solitude II*, ne sont pas plus glorieuses ; pensons à certaines anglophones de Montréal, qui vivent comme en terre étrangère au Québec.

« Les muffins » (*CS2*), au titre quasi comique, offre le portrait pitoyable de deux sœurs d'origine écossaise mais nées à Montréal au début du xxe siècle, Emily et Helena Northcliffe, vivant recluses à Westmount. Emily est « réfractaire à toute langue étrangère à l'anglais » (p. 79), alors qu'Helena a appris un peu le français et a même vécu à Paris, mais ne comprend pas bien « la langue des Montréalais [qui] sonne parfois étrangement à une oreille non exercée » (p. 83). Le discours, fait du point de vue de ces vieilles femmes de soixante-treize et soixante-dix ans, laisse suggérer que ce sont les francophones qui leur sont étrangers. Leur femme de ménage arrive en pleurs chez elles : son fils, Jacques Lebeau, vient de poser une bombe à l'hôtel de ville de Westmount et est en prison. Les vieilles dames se demandent si elles vont garder à leur service la mère d'un terroriste. Elles vivent toujours avec l'idée que défendait le mari d'Emily, député de Westmount à Ottawa, qui « a prononcé en Chambre un discours où il rappelait à tous les Canadiens sans exception leur devoir envers l'Empire britannique » (p. 80). Les dames ont vaguement « entendu parler du soi-disant réveil du Québec[6], sans bien comprendre cependant. Après tout, il est normal qu'un peuple conquis soit soumis au vainqueur » (p. 80), le mari député ayant expliqué à sa femme et à sa belle-sœur « la supériorité des lois anglaises » (p. 80). Vivant désormais dans la crainte, les dames ont peur du moindre garçon parlant français qu'elles croisent en allant à la bibliothèque. Mais la vie continue et elles attendent des amis pour le bridge de ce soir-là. À cette occasion, Helena rate ses muffins, ceux-là mêmes dont raffolait Jacques Lebeau : « Ils sont durs comme des cailloux. » (p. 85)

« Le rêve » (*TP*) évoque quant à lui un mariage malheureux. Lorraine Vouloir (quel nom, tout de même !) fait un

6. Sans qu'un jugement soit porté sur ces personnages et le contexte « révolutionnaire » de l'époque, on ne peut s'empêcher de penser à ce que Naubert confiait dans son entretien de 1969 : « Les Québécois veulent se séparer des autres, être seuls et libres ; ils ont aussi peur […] de payer le prix de leur liberté [mais] il faut que le Québec soit indépendant. C'est nécessaire […]. L'homme doit absolument faire l'indépendance pour oublier sa défaite. » *Digeste éclair*, p. 62.

rêve troublant où elle voit une femme qui lui dit qu'elle va la conduire vers celui qu'elle aime, le tout se terminant par une chute dans le vide. Elle s'apprête à partir le jour même pour enseigner deux ans en Tunisie, en ayant assez des ennuis reliés aux « grèves, [aux] contestations, [au] mécontentement généralisé » (p. 85) dans la polyvalente où elle travaille. Mais aussi, elle n'en peut plus du refus de son amant de lui faire un enfant, de son refus de quitter sa femme. Lorraine est obsédée par son rêve, par la femme qu'elle y a vue, et qu'elle croit reconnaître dans un magasin. Elle a alors un pressentiment qui lui semble relever « du surnaturel » (p. 89). Son amant vient la voir avant son départ et la conduit à l'aéroport. Il l'implore de rester, mais, plongée dans un mutisme paralysant, « elle n'osait pas lui dire qu'elle croyait sa dernière heure arrivée […] de crainte que les paroles ne déclenchent les catastrophes appréhendées » (p. 93). Dans la finale est révélé le drame. Après le départ de Lorraine, il téléphone chez lui pour s'assurer que le calme est revenu, mais il apprend que « sa femme s'[est] suicidée après avoir tué ses trois enfants » (p. 94).

La vie ne sera pas plus heureuse pour Joy Happy, un nom cruel sous forme de redondance antithétique avec le titre. En effet, « Les larmes » offre l'image de cette Joy Happy, vendeuse dans un grand magasin, qui s'apprête à faire une promenade du dimanche automnale. Elle est veuve. Soudain, elle apprend par la radio que « le secrétaire au Foreign Office » vient de mourir subitement à Londres. Cela la plonge dans son passé en Angleterre où, enfant et adolescente, elle était promise à cet homme, son petit voisin d'alors. Mais la guerre éclate et, à la fin de celle-ci, il ne veut plus d'elle. Elle épouse un homme ordinaire et ils émigrent au Canada, où elle vit maintenant depuis trente ans. Elle qui n'a jamais pleuré qu'une fois dans sa vie se met à verser d'abondantes larmes : « Joy Happy ne regardait plus qu'à travers le voile de ses pleurs cette merveilleuse journée de septembre dont les couleurs s'estompaient, disparaissaient, ne présentant plus que le présage du déclin, l'annonce d'un long hiver. » (p. 151)

Suivant cette vision du déclin, au crépuscule, elle se suicide en ouvrant « toute grande la valve du four à gaz » où elle avait placé sa tête.

Pour clore son œuvre entière, Naubert donne, dans « Ce n'était pas un cauchemar, la mort a réellement passé » (*TP*), le spectacle d'une femme inconsolable après le décès de son mari. Elle refuse d'accepter cette mort, espère toujours qu'il va revenir à la maison. Elle vit seule : « Le silence lui brisait le tympan. » (p. 156) Puis elle entend du bruit, mais c'est son fils qui arrive et elle le déteste. Elle ne l'avait pas désiré, l'avait eu pour plaire à son mari. Ce fils entre dans sa chambre et ne fait que se gratter le dos avec le gratte-dos de son père, puis repart. « Marcelle ne s'aperçut qu'elle pleurait que lorsqu'une larme coula dans son oreille. » (p. 161) Cela constitue la dernière image de la nouvelle, du recueil et de l'œuvre de Naubert.

Conclusion

Je n'ai parlé que du tiers des nouvelles d'Yvette Naubert. Il reste amplement de place pour des études en profondeur, après ce défrichage dans lequel j'ai essayé de montrer la teneur de son imaginaire assez noir et fortement orienté vers le motif de la mort, avec sa panoplie de meurtres sordides, de suicides pathétiques, de situations de réclusion, mais aussi ses histoires de résilience et même de rédemption. Les recherches menées par l'équipe du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* montrent que ses romans (quarante comptes rendus) ont été mieux reçus que ses nouvelles (moins de vingt recensions), illustrant l'intérêt mitigé qu'on avait encore alors pour le genre bref. Les choses ont-elles changé ? Sans doute. Mais une chose est certaine, après la lecture de l'ensemble de ses œuvres : ses nouvelles sont aussi importantes pour le corpus littéraire québécois que ses romans. Je citerai en guise de clôture des propos sur un roman qui, à mon sens, valent tout autant pour ses nouvelles. À l'occasion de la parution de *L'été de la cigale*, Renald Bérubé — après avoir souligné que ce deuxième roman de

Naubert a remporté deux prix (Prix du Cercle du livre de France et Prix des Concours littéraires du Québec) — déplore que cette œuvre « [ait] été vite oublié[e], négligé[e] en tous cas », et il s'empresse d'affirmer que son « importance et [sa] beauté complexe n'ont pas été assez soulignées[7] ». J'espère avoir montré qu'on peut en dire autant de ses trois recueils de nouvelles.

Bibliographie d'Yvette Naubert

La dormeuse éveillée. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 184 p.

Contes de la solitude, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 149 p.

L'été de la cigale. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 209 p.

Contes de la solitude II, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 181 p.

Les Pierrefendre. Prélude et fugue à tant d'échos. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 316 p.

Les Pierrefendre, t. II. *Concerto pour un décor et quelques personnages. Roman*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 317 p.

Les Pierrefendre, t. III. *Arioso sans accompagnement. Roman*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 298 p.

Traits & portraits, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 163 p.

7. Renald Bérubé, « *L'été de la cigale*. Roman », Maurice Lemire (dir.)., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. IV, *1960-1969*, Montréal, Fides, 1984, p. 321.